



DENIS MONETTE

La maîtresse
de l'horloger

roman

Les Éditions
LOGIQUES

Prologue

Août 1989. Fernande, au comptoir du restaurant du coin, servait un déjeuner à un client tardif lorsque la porte s'ouvrit et que Muriel entra en coup de vent. Prenant place sur le dernier des tabourets étalés en rang d'oignons, elle lança à son amie pourtant affairée :

— Quand je pense qu'il m'a fait ça, le salaud ! Après dix-huit ans de vie à deux ! Me laisser tomber pour reprendre sa femme ! Penses-y, Fernande, dix-huit ans ensemble ! Il a pris les plus belles années de ma vie pour ensuite me mettre à la porte ! Comme un briquet jetable dans la poubelle ! Y a pas fini avec moi, lui ! Je...

Fernande, gentiment, l'interrompit pour lui murmurer :

— Attends que le client soit parti, Muriel, il te dévisage. T'as l'air d'une furie. Laisse-moi finir mon avant-midi pis on va aller ailleurs... Dans trente minutes, c'est au tour de la patronne et de sa fille de s'occuper des dîners. Je prendrais bien un café avec toi, mais avec les gens qui entrent et sortent avec leur commande pour emporter, je n'ai pas une

minute à moi. Et comme le restaurant n'a pas de banquettes, juste le comptoir, tout le monde entend ce qu'on dit.

— Oui, pas mal démodé ton petit restaurant, tu devrais chercher ailleurs. Avec ton expérience...

— Ici, je n'ai pas à partager les *tips*, tu comprends ? On en reparlera si tu veux bien, on va aller manger une bouchée ailleurs tantôt.

— Je n'ai pas d'appétit... Avec ce qu'il m'a fait, lui. Quand j'y pense... Il m'a bien eue, pis moi, l'idiote, j'ai cru...

— Muriel, attends, pas un mot de plus. Garde ça pour tout à l'heure devant un spaghetti ou un *smoked meat*.

— Bon, ça va, mais j'avalerais jamais ça, j'ai l'estomac en compote depuis...

— Arrête, Muriel, moi j'ai faim ! Pis si c'est pas ton cas, tu me regarderas manger pendant qu'on jaspera.

Puis, se tournant vers le client qui tentait de lui faire signe...

— Vous désirez un autre café, monsieur ?

— Non, ça va aller, madame. Juste ma facture, s'il vous plaît.

Quarante-cinq minutes plus tard, les deux femmes étaient attablées au restaurant préféré de Fernande où Gino, le serveur habituel, leur apportait les menus. Comme il y avait plusieurs clients à cette heure achalandée, Fernande avait choisi une petite table en retrait, bien loin de la vitrine où tout le monde désirait s'asseoir. Muriel parcourait son menu sans rien trouver alors que sa compagne avait déjà en tête le rigatoni au gratin avec saucissons, que le chef

cuisinait si bien. Muriel, s'excusant de ne pas avoir faim, commanda une pointe de pizza *all dressed* et un litre de vin rouge maison, que lui reprocha Fernande :

— Je bois rarement le midi, moi. Un litre, c'est trop...

— Laisse faire, j'y ferai honneur, moi, j'ai des déboires à noyer.

— Muriel, voyons, ça fait déjà trois semaines que tu l'as quitté... Ça devrait déjà être moins pire, non ?

— Non, le dard est encore en plein cœur. Je ne l'ai pas quitté, Fernande, il m'a sacrée dehors ! Il m'a rejetée du jour au lendemain. Comme une vieille chaussette ! Tu penses qu'on oublie ça en trois semaines, toi ? Avec, en plus, mon petit Guillaume qui se demande encore ce qui se passe, le pauvre enfant. Il questionne sa grand-mère, gêné de m'approcher dans mon triste état.

Constatant qu'elle avait la larme à l'œil, prise de compassion, Fernande s'abstint dès lors de lui reprocher quoi que ce soit. Elle demanda plutôt :

— Et comment ça se passe avec ta mère ? L'harmonie règne entre vous deux ?

— Ah... si on veut ! Je sens qu'elle fait des efforts pour ne pas me faire de reproches, elle m'a répété durant toutes ces années que j'avais fait un mauvais choix et je refusais de l'entendre. Alors, là, devant le fait accompli et pour le petit qu'elle aime bien, elle ne dit rien et elle tente de m'être agréable en choyant Guillaume devant moi. Heureusement, le fiston adore sa grand-mère, il la cajole souvent sachant qu'elle est seule depuis la mort de papa.

— Il ne parle pas de son « père adoptif », si je peux m'exprimer ainsi ?

— Non, à dix ans, on ne se questionne pas, on cherche plutôt des occasions d'aller jouer avec ses amis du quartier, et je m'efforce de ne pas être trop triste devant lui. Pour ce qui est du père adoptif, tu peux repasser, Jacques ne l'a jamais adopté et ne l'a guère aimé. Il le tolérait quand il le voyait, pas plus, c'est moi qui défrayais tout pour le petit. Guillaume n'a bénéficié de rien venant de lui, pas même d'un cadeau d'anniversaire.

Voyant que son amie buvait rapidement et que le litre en était à son agonie, Fernande se dépêcha de finir son assiette et ne commanda pas de dessert. Elle avait réalisé que Muriel, le vin aidant, parlait de plus en plus. Cette dernière lui avait même déclaré :

— Moi, si j'avais été mariée avec un homme comme le tien, Fernande, j'aurais été au paradis. Un bon diable, comme dit ma mère, un bon père pour tes deux enfants, une fille et un gars en plus. Tu as été choyée, toi, tu l'es encore, vous faites de beaux voyages...

— Oui, je sais que je suis comblée, mais ça aurait pu être ton cas si tu avais... Et puis, j'aime mieux ne pas tourner le fer dans la plaie, ça risquerait de te faire encore plus mal. Dis-moi, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Te trouver un travail ?

— Je n'aurai pas le choix, j'ai des économies, mais pas assez pour subvenir à nos besoins sans travailler. Ma mère paye tout en ce moment, mais elle n'est pas aussi riche

qu'elle l'était. Les taxes de la maison, le chauffage, l'électricité, le téléphone, tu comprends ? En plus de Guillaume maintenant... Elle n'a que ses pensions et un petit coussin que mon père lui a laissé. Mais, pour revenir à ta question, travailler où ? J'ai quarante-huit ans, Fernande, pas vingt-huit ou trente, je n'ai pas d'instruction pour les emplois de secrétaire, j'ai fini ma neuvième année de justesse. Dans les magasins, on cherche des plus jeunes...

— Bien non, voyons, je ne suis pas tellement plus instruite. J'ai même cinq ans de plus que toi et je peux trouver du travail facilement.

— Comme *waitress*, oui, mais ailleurs ? Je n'ai rien contre ton métier, mais moi, servir des déjeuners, faire cuire des œufs et du bacon... Tu comprends ? Pas mon genre du tout.

— Tu pourrais être réceptionniste dans une entreprise quelque part. Tu es jolie, tu t'habilles très bien, tu es mince, ce qui n'est pas mon cas, tu es blonde, tu as de jolies robes et des tailleurs... Cesse de te diminuer, tu as encore tout ce qu'il faut pour plaire. Et qui sait si...

— Non, je te vois venir, plus d'hommes dans ma vie. Je n'ai eu que lui, je l'aimais follement... Ah ! le scélérat ! Le pire, Fernande, c'est que je l'aime encore... Je le hais et je l'aime en même temps, mais c'est fini, je le sens.

— On ne sait jamais...

— Non, Jacques ne me reprendra pas. Il ne m'a pas quittée pour une autre, il me trompait régulièrement et je fermais les yeux. Non, il s'est débarrassé de moi en faisant revenir sa femme dont il n'a jamais divorcé. Il la gardait

en *stand-by* au cas où, un jour... Et la niaiseuse est venue reprendre sa place. Avec ses bagages, maintenant que sa fille est mariée et bien casée avec un jeune médecin. Ce qui a plu à Jacques qui n'avait plus rien à verser pour elle, d'ailleurs il ne l'a jamais fait et comme son épouse ne réclamait jamais rien... Or, sachant que Rachel était maintenant seule, il l'a invitée à faire une croisière avec lui. Une croisière qu'il avait promis de faire avec moi depuis des années. Mais, à la dernière minute, il a voulu que je paye mon billet. J'ai protesté, j'étais en furie. Imagine ! Me demander de payer, moi qui me fendais en quatre pour lui au magasin depuis toutes ces années. Plus *cheap* que ça, cherche-le ! Il a toujours été gratteux, il ne m'a jamais comblée de quoi que ce soit qui vaille, mais là, c'était le comble. On s'est engueulés vertement et le lendemain, il me disait : « La croisière, je vais la faire avec Rachel. Elle paye son voyage, elle ! » J'aurais pu lui sauter au visage, Fernande ! Mais le pire était à venir. Attends la suite...

Levant le bras, Muriel fit venir le serveur et lui commanda un autre litre de vin. Fernande n'osa le lui reprocher, se rendant compte qu'elle en avait besoin, qu'elle voulait se défouler, se vider le cœur... Empathique au sort de son amie, elle commanda un autre café avec un petit moka au chocolat. Reprenant son souffle, versant un peu du nouveau litre dans son verre, elle allait se mettre en selle une fois de plus lorsque Fernande lui demanda :

— Elle a l'air de quoi, sa Rachel ?

— Elle ? Grosse et laide ! Comme elle l'était quand je l'ai connue... Écoute, je dis grosse, mais ne le prends pas

pour toi, Fernande, elle en fait deux comme toi. Et avec ses lunettes à monture noire, ça lui donne un air sévère.

— Pourtant, avec une femme comme toi à côté d'elle...

— Ça, c'est quand je l'ai connu, quand j'avais trente ans, quand j'étais la star de cinéma comme il disait. Il a tout pris de moi, ma jeunesse, ma forme, mes plus belles années. Là, s'apercevant que je frisais la cinquantaine, il a préféré se séparer de moi et combler le vide, non avec sa femme, mais avec ses petites flammes dans la vingtaine qu'il observe de son banc d'horloger quand il répare une montre. À ces moments-là, il va tasser sa femme de ses comptoirs, comme il le faisait avec moi, souvent, pour servir lui-même cette très belle fille qu'il convoitait déjà.

— Je veux bien croire, Muriel, mais il a cinquante ans. Il a dû en perdre...

— Non, le pire c'est qu'il est encore aussi beau qu'il l'était à trente-deux ans lorsque je l'ai connu. Plus mature, ça va de soi, mais charmant et aimable en plus. Ce que ces filles ne savent pas, par contre, c'est qu'il casserait une cenne en deux s'il le pouvait. Or, pour revenir à nos moutons, deux semaines après son retour de voyage, pendant que sa femme bourrait sans doute ses valises pour revenir, il me disait un certain soir :

« — Muriel, je pense que toi et moi, ça n'ira pas plus loin. Nous ferions mieux de nous séparer, les désaccords sont devenus trop fréquents.

« Saisie de stupeur et de frayeur, je lui ai demandé en balbutiant :

« — Tu veux qu'on se quitte, que je retrouve mon petit Guillaume, que je sorte de ta vie ?

«— Heu... oui, c'est ce que je te demande. Tu n'auras pas de misère à te trouver quelqu'un d'autre, tu es jolie, bien tournée, intelligente...

«— Maudit écœurant ! Si j'avais encore tout ça, tu me garderais... Tu te défais de moi après avoir pris le meilleur ? Dix-huit ans, Jacques ! Les plus belles années de ma vie ! Ma jeunesse ! Et là, je n'ai plus ce qu'il te faut ? Je ne m'en irai pas comme ça, oh non ! Tu me dois trop, tu as tout pris...

«— Surveille ton vocabulaire ! Je ne te dois rien, Muriel, je t'ai toujours versé un salaire et nous ne sommes pas mariés, tu n'es qu'une concubine selon la loi, une maîtresse pour être plus précis... »

— J'ai failli lui mettre ma main sur la gueule, Fernande ! Lui enfoncer son *tweezer* dans les deux yeux !

— Son quoi ?

— Son *tweezer*, un instrument dont il se sert pour son travail d'horloger. Petit et très pointu. Mais je me suis retenue. J'ai tenté de garder ma dignité alors que je me sentais humiliée. Je l'ai regardé en pleine face et je lui ai dit qu'il n'était qu'un sans-cœur, un goujat de la pire espèce, un profiteur, un... J'ai tout sorti les synonymes et j'ai descendu tous les saints du Ciel, ce qui lui a fait me répondre :

«— Tu vois ? Tu n'as pas de classe, je n'ai jamais pu faire une femme du monde avec toi, sors juste de ma vie et je vais respirer d'aise.

«— Tu as déjà quelqu'un d'autre pour mon emploi ?

«— Non, tu te trompes, c'est Rachel qui va prendre ta place au travail. Elle va revenir vivre auprès de moi.

« — Et partager ton lit ? Tu vas être mal pris, toi qui les aimes jeunes, blondes et sexy... Vas-tu être capable de lui faire l'amour sans fermer les yeux ?

« Il s'est levé rouge de colère et me menaçait du doigt, bouche bée, lorsque j'ai conclu en lui disant :

« — La vérité choque, mais ne t'emporte pas pour autant, je serai partie avant la fin de semaine. Et t'auras le champ libre avec ta femme et tes garces de passage. »

— Je suis sortie, j'ai fermé la porte derrière moi et, jusqu'à la fin de la semaine, je ne suis pas descendue au magasin. Je l'ai laissé seul avec les clients, les réparations, tout le reste, et je faisais lentement mes valises. Autre chose que tu aimerais savoir, Fernande ?

— Non, sauf que je ne comprends pas sa femme, elle a pourtant de l'argent, elle a travaillé longtemps, elle avait une belle maison...

— Oui, elle a encore tout ça, mais si tu la voyais...

— Pas trop indulgente envers elle...

— C'est vrai, tant pis, mais que veux-tu ? Rachel est une épaisse ! Dans tous les sens du terme, Fernande.

Constatant que Muriel était quasiment ivre, Fernande demanda l'addition qu'elle régla malgré les protestations de Muriel et, se levant, elle lui offrit de la déposer chez elle, ce que l'autre accepta. Avant de partir, cependant, Muriel ajouta :

— Derniers détails que je ne t'ai pas encore révélés, Fernande. J'ai tellement honte d'avoir été dupée... Il avait dit que la maison était à nous deux, que tout était en règle. Alors, lui demandant ma part, il a souri et j'ai compris.

J'ai appelé le notaire qui, au départ, ne voulait rien me dévoiler, mais me sentant mal prise, constatant que j'avais été dupée, il consentit à me dire que Jacques Derais était le seul propriétaire de son immeuble, et ce, depuis toujours. Puis, que je n'étais pas sur son testament comme il le prétendait. Et pour mettre la cerise sur le sundae, il m'avoua que Jacques n'avait jamais, à sa connaissance, demandé le divorce, et que ce sujet relevait plutôt d'un avocat. Tout ça, Fernande ! D'un coup sec ! Le chien sale !

Fernande, de plus en plus mal à l'aise, n'osa rien répliquer. Fallait-il aimer aveuglément pour croire un tel amant capable de franchise ? Décontenancée, elle ne put que serrer Muriel dans ses bras pour la consoler. Une dernière bise, un au revoir, et Muriel s'engagea dans l'entrée de la modeste maison de sa mère. En titubant quelque peu, comme Fernande l'avait remarqué. Reprenant sa route, tentant de peser le pour et le contre des déboires de son amie, elle se contenta de penser : *Pauvre elle, pas drôle à son âge après lui avoir tout donné pendant dix-huit ans... Quelle ordure !*

Rentrée à la maison, évitant le regard de sa mère, Muriel se rendit à sa chambre, se jeta sur son lit et se mit à pleurer de toute son âme. Comme chaque soir ou presque depuis sa rupture. La femme forte de tantôt laissait place à la pauvre créature bafouée qu'elle était devenue. Avalant un comprimé pour contrer son angoisse, les mains derrière la nuque sur son oreiller, elle s'endormit, quelque peu ivre, sur son infortune.

Le lendemain matin, se rendant à la cuisine pour s'y faire couler un café, elle aperçut sa mère en train de boucler un sac de voyage. Avant qu'elle ne puisse la questionner, Adrienne lui annonça sèchement :

— Je m'en vais pour la fin de semaine avec Guillaume chez ma cousine à Saint-Sauveur.

L'enfant, ayant entendu prononcer son nom, fit irruption pour demander à sa mère :

— Tu aimerais venir avec nous, maman ?

— Non, va avec ta grand-mère, il y a plein d'enfants dans ce coin-là. Tu ne t'ennuieras pas.

Puis, se tournant vers sa mère, après que le petit eut regagné sa chambre, Muriel lui demanda :

— Tu as l'air bête ! Qu'est-ce que tu as encore ?

— Rien, sauf que si tu commences à rentrer saoule, ça va rien arranger, ma fille. J'ai eu assez de ton père !

— Maman ! J'ai juste pris un verre de vin de trop avec Fernande, hier ! Compare-moi pas au père, il buvait comme un trou, lui ! Et tu devrais savoir que je traverse un dur moment...

— Oui, je le sais, mais j'ai tellement peur... Tu sais, on a parfois ça dans le sang...

— T'en fais pas, c'est pas mon cas, j'ai passé l'âge. J'aurais dû manger davantage au restaurant, mais l'appétit...

— Bon n'en parlons plus, il faut que j'appelle un taxi, je laisse la voiture au garage au cas où elle pourrait servir. Fernande conduit et, qui sait... Guillaume et moi on va prendre l'autobus au terminus et on va revenir de la même façon. Le p'tit va adorer l'autobus, les grandes fenêtres, ce

qu'il verra dans les champs, ce sera un beau dépaysement. Il en a sans doute besoin, lui aussi. C'est pas facile ce qui s'est produit, il en subit le contrecoup, tu sais...

— Oui, mais ça va vite passer avec lui, il n'était pas aimé de Jacques et il marchait souvent sur des œufs pour ne pas être réprimandé quand il venait me voir après l'école. Tu verras, il s'en remettra. Mais moi...

Sa mère ne répondit pas et se contenta de secouer Guillaume, un peu trop lent pour elle. Le taxi allait arriver.

Restée seule, Muriel se promet de passer la journée dans une certaine quiétude qu'elle feignait d'avoir. Sans sortir de la matinée et sans téléphoner à Fernande qui se remettait sans doute de son après-midi de la veille avec elle. Elle mangea un peu plus pour retrouver la forme, regarda la télévision en après-midi et, le soir venu, songeuse, elle enfila une veste de coton et se rendit au centre commercial afin d'effacer Jacques de ses pensées. En vain, peine perdue, il l'habitait sans cesse. Comment s'en délivrer... Elle revoyait son doux visage des premiers jours, sa bienveillance, puis, les yeux grands ouverts, elle revoyait aussi les moments où il devenait la bête qui l'avait tant fait souffrir. Crispée, elle s'empressa de rentrer avant de briser, dans un excès de rage, la première vitrine rencontrée.

De retour à la maison, calmée par le silence des lieux, pensant à son cher Guillaume qui devait s'amuser chez sa marraine, elle s'allongea sur le divan et posa sa tête sur un coussin alors que l'horloge grand-père sonnait les onze coups du soir. Puis, étirant le bras, elle s'empara de son sac à

La Maîtresse de l'horloger

main laissé par terre et l'ouvrit pour en sortir un petit flacon qui lui permettrait d'avalier un léger somnifère, et ferma les yeux pour mieux revoir avec son cœur le cheminement de ses joies et de ses peines avec celui qui l'avait brusquement rejetée. Elle voulait revivre, ne serait-ce qu'une fois, le lot de toutes ces années à partir du moment où, blonde comme les blés, dans la splendeur de ses trente ans, le destin l'avait dirigée vers la vitrine de l'horloger. Et le passé refit surface...

Chapitre 1

Tout avait commencé en janvier 1971, le 12 plus précisément, alors que Muriel Augère rentrait à pied de son travail par un froid sibérien. Prenant un raccourci par la rue Sauvé, elle précipita le pas pour contrer le vent, mais ne put s'empêcher de s'arrêter quelques instants devant la vitrine d'un horloger où s'étaient étalées des boucles d'oreilles de toutes sortes, son péché mignon. Elle allait vite repartir lorsque la porte du commerce s'ouvrit et qu'un homme, aimablement, lui dit :

— Entrez, madame, venez voir les bijoux de plus près, il fait si froid, ça vous permettra de vous réchauffer quelques minutes.

Muriel hésita, sachant que sa mère l'attendait pour le dîner, mais ne put résister à l'invitation d'entrer, non sans dire à l'homme plus que gentil :

— N'êtes-vous pas à la veille de fermer ? Je ne voudrais rien retarder...

Il insista avec un tel sourire que la jeune femme ne se fit pas prier plus longtemps avec les vents qui s'élevaient de plus en plus. Elle n'était pas loin de chez elle, à quelques rues seulement, mais encore peu familière avec ce quartier qu'elle et sa mère habitaient depuis la mort récente de son père, dans la propriété léguée par la grand-mère qui avait suivi de près son fils dans la tombe. Une maison d'un seul étage, sous-sol pas fini, payée au complet par la grand-mère et encore habitable avec les rénovations que madame Augère comptait y faire.

Au chaud dans le magasin, Muriel retira son foulard et descendit son capuchon duquel surgirent de magnifiques cheveux blonds. Les yeux vers la vitrine, mais de l'intérieur cette fois, elle désigna des boucles d'oreilles plaquées argent et montées de perles roses.

— C'est celles-là qui ont attiré mon regard. Du rose en hiver, c'est plutôt rare, mais ça réchauffe sans aucun doute le cœur. Elles valent combien ? Le prix est à l'envers, on ne le voit pas.

— Malhablement déposé comme d'habitude, je n'ai pas la main adroite pour décorer une vitrine. Elles valent dix dollars, mais si elles vous intéressent, ce sera cinq dollars pour vous, madame, le prix du gros.

— Ben voyons donc, je ne viens pas marchander, vous me mettez mal à l'aise.

— Ne le soyez pas, je vous en prie, et, de plus, je remarque que votre bague a besoin d'être polie. J'ai tout ce qu'il faut pour la rendre à l'état neuf. Vous permettez que je la garde quelques jours ? Vous pourriez repasser la prendre quand le froid sera moins rigoureux.

— Bien, peut-être, pourquoi pas, enchaîna Muriel, qui regardait maintenant sa montre et la noirceur de l'entre chien et loup qui progressait à l'extérieur.

Le marchand prit une enveloppe pour y inscrire le nom de la cliente en lui demandant :

— Vous êtes madame...

— Non, inscrivez juste Muriel Augère, je ne suis pas mariée.

Puis, pressée de partir, elle lui donna son numéro de téléphone au cas où la bague ne serait pas prête à temps. Il voulut lui offrir un café, mais elle refusa et insista sur le fait que sa mère l'attendait. Elle paya les boucles d'oreilles, le remercia chaleureusement du rabais qu'il lui avait accordé, et allait repartir lorsqu'il lui dit :

— Au fait, je me présente, Jacques Derais. Je suis le propriétaire de cet endroit.

— Je n'en doutais pas, monsieur Derais. Même si votre enseigne n'affiche que *Le Pendule*, il y a certes un nom propre derrière tout commerce.

Jacques Derais afficha un large sourire qui permit à Muriel d'apercevoir de magnifiques dents blanches. Ravie, elle sortit enfin et s'empressa, à grands pas, d'atteindre la rue Laverdure où l'attendait sa mère qui s'inquiétait :

— D'où viens-tu, bondance ! Je commençais à être inquiète. Un froid de canard ! As-tu marché jusqu'ici ?

— Oui, mais j'ai fait un arrêt à l'horlogerie de la rue Sauvé. Le propriétaire m'a vue fureter un peu dans la vitrine et m'a invitée à entrer pour me réchauffer. J'en ai profité pour m'acheter des boucles d'oreilles, il me les a vendues à rabais.

— Muriel ! Tu en as au moins cinquante paires !

— Je sais, c'est ma petite folie, maman. Pas pire que toi avec tes quinze sacoches cordées dans ta garde-robe !

— Bon, tu t'assois pour manger ? Je vais faire réchauffer la soupe pis le pâté chinois. Tu veux du pain croûté avec ça ?

— Non, ça fait engraisser... Tu sais, le bijoutier ou l'horloger que j'ai rencontré, c'est un très bel homme. Très avenant. Je lui ai même laissé ma bague, il insistait pour la polir, j'irai la reprendre cette semaine.

— Tiens, tiens... je te vois venir, toi. Un homme de ton âge, je suppose ? Un bon parti comme tu les aimes ?

— Bien non, arrête, maman, je ne cherche personne. Je te dis juste qu'il paraît bien. Quant à son âge, je n'en sais rien, dans le début de la trentaine d'après moi.

— De toute façon, tu perdrais ton temps, Muriel, ils sont mariés à cet âge-là ! Il porte un jonc ?

— J'ai pas remarqué. Ce qui te prouve que je n'ai aucune intention...

Adrienne, brassant la soupe qui fumait sur le poêle, enchaîna :

— J'espère bien que non, tu en as fait languir deux autres en dix ans, faudrait pas recommencer avec un troisième...

— Maman ! C'est un pur étranger ! Je viens de faire sa connaissance et par affaires. Quant aux deux autres avec qui tu reviens souvent, je t'ai dit cent fois que j'étais trop jeune quand j'ai rencontré le premier, et le second, aussi bien te le dire pour que tu cesses de m'importuner avec lui, il avait mauvaise haleine.

— Ça t'a pas empêchée de le fréquenter deux ans, ton Philippe. Tu n'avais qu'à lui faire brosser les dents plus souvent.

— Non, ça venait de son estomac. Un problème qu'il ne parvenait pas à résoudre... Et puis, je ne l'aimais pas, Philippe, maman. Il était laid, il était trop empressé, il était collant, j'en pouvais plus de le sentir à deux pouces de moi, mais il n'y a jamais eu de rapports entre nous. Et puis, à vingt-huit ans, je savais ce que je faisais, non ?

— Je me le demande, Muriel, parce qu'à trente ans, tu ne sembles pas plus savoir ce que tu veux. C'était quand même un bon gars, ton Philippe, son père était notaire, il a eu bien de la peine... Viens pas me faire accroire que lui pis toi, une fois ou deux au moins...

— Comme tu es curieuse... Mais à mon âge, je peux bien te le dire maintenant, ma virginité, ce n'est pas avec lui que je l'ai perdue, mais avec le premier. Contente, là ?

— Quoi ? Celui que je voyais comme un jeune voyou ? Comment as-tu pu ? Ah ! si je l'avais su... Comment as-tu pu te donner à ce *bum* sans instruction, sans manières ? Il avait tutoyé ton père !

— Pas de sa faute, il était Anglais, maman. Eux autres, c'est *you* pour tout le monde, c'est moi qui lui ai appris à dire vous.

— Ça répond pas à ma question, Muriel.

— Au sujet de ma virginité ? C'est bien simple, il était beau, maman, il me plaisait, il sentait bon, Dickie. Je l'aurais jamais marié, mais disons qu'il était plus attirant que Philippe.

On peut-tu enterrer le passé maintenant ? Et toi, qu'est-ce que t'as fait de ta journée ?

— Tu changes de sujet vite, non ? T'aimes pas que je fouille dans ton passé ? Ça s' comprend avec ce que tu m'avoues ! Pas très reluisante ta jeunesse... À l'insu de ta mère, évidemment ! Et pour répondre à ta question, par un froid semblable, j'ai pas mis le nez dehors. J'ai lavé mes planchers, j'ai regardé un vieux film plate à la télévision, j'ai écouté le bulletin de nouvelles, pis j'ai fait de la soupe et un pâté chinois pour toi. Rien d'autre, ma fille !

Le froid intense persistait et, par-dessus cela, une tempête de neige empêcha Muriel d'arrêter chez le bijoutier en revenant de son travail, le soir. Une collègue de la lingerie où elle travaillait lui avait donné deux *lifts* en deux jours, ce qui lui avait fait oublier quelque peu sa bague, mais pas tout à fait le commerçant de la rue transversale. Elle avait encore en tête la physionomie de ce bel homme intéressé, du moins intéressant. Mais elle ne se faisait pas d'idées. Pas à trente ans. Et sa mère avait peut-être raison, l'horloger était sans doute marié. Faisant mine de ne pas s'en faire, elle avait tout de même hâte de retourner au magasin, de le revoir, de reprendre sa bague, de causer encore un peu. Ce n'est que le samedi que l'occasion se présenta, alors qu'elle était en congé l'après-midi et que sa mère était partie magasiner de son côté. Coiffée, savamment maquillée, manteau de mouton brun sur le dos, bottillons de la même teinte, Muriel se rendit au magasin où elle aperçut non seulement l'horloger, mais une jeune et forte dame qui garnissait un

comptoir. L'apercevant, se levant précipitamment, Jacques Derais l'accueillit par ces mots :

— C'est sans doute le froid qui vous a empêchée de venir reprendre votre bague plus tôt, madame Augère. Elle est prête.

Puis, se tournant vers la dame qui nettoyait ses lunettes, il lui dit :

— Rachel, je te présente madame Augère, une nouvelle cliente arrivée depuis peu dans le quartier. Madame Augère, ma femme, ajouta-t-il en désignant cette dernière.

Muriel avait frémi, il était marié, sa mère avait raison. Faisant mine de rien, elle jeta un coup d'œil à son annulaire de la main gauche, sans y voir de jonc de mariage, pas même une bague avec son initiale. L'épouse en question, lors de la présentation, lui avait fait un signe de la tête avec un semblant de sourire et avait poursuivi sa tâche, sans même lui souhaiter la bienvenue dans les parages. Ce qui avait mis l'horloger mal à l'aise. Voulant sauver les apparences, il avait murmuré à Muriel :

— Donnez-moi deux dollars pour le polissage, ça va paraître mieux aux yeux de ma femme.

Surprise, Muriel lui remit un billet de cinq dollars et madame Derais lui rendit la monnaie, sans un merci ni un sourire. Rachel, sans doute habituée aux flirts de son mari, n'appréciait pas du tout l'allure de *vamp* qu'affichait Muriel ce jour-là. Jacques, néanmoins, n'avait pas manqué de la détailler de la tête aux pieds, au niveau de son corsage surtout, lorsque Muriel avait entrouvert son manteau de fourrure. Faisant fi de la présence de sa femme qui faisait pourtant le guet, il réussit à chuchoter à Muriel :

— Quand vous repasserez par ici, accordez-moi cinq minutes, j'ai quelque chose à vous proposer.

Elle ne répondit pas, s'exclamant plutôt sur sa bague qui avait l'air de sortir tout droit du manufacturier, mais elle avait saisi le message. Et, malgré ses bonnes intentions, elle était anxieuse de revenir et d'entendre ce que ce bel homme avait à lui dire. Parce que, ce jour-là, plus habile que la première fois, Muriel l'avait examiné du cuir chevelu jusqu'aux souliers ! Et esthète comme elle pouvait l'être, elle l'avait trouvé merveilleusement beau. Au point de se demander, en sortant, ce qu'il faisait avec la petite grosse à lunettes dans sa vie. Un réel désappointement, elle l'avait espéré... célibataire !

Muriel attendit que la semaine s'écoule avant de surgir chez l'horloger le lundi suivant, devinant que sa femme n'était sans doute pas sur les lieux juste avant la fermeture en ce premier jour de la semaine où la clientèle était moindre. Jacques, affairé dans les aiguilles d'une montre, leva les yeux sur elle et la pria poliment de s'asseoir alors qu'il remettait le bracelet de cuir sur la montre d'un jeune homme. Le garçon enfin parti, il s'empressa de fermer boutique et invita Muriel à prendre place dans la pièce à l'arrière du magasin pour discuter avec elle de choses sérieuses, précisa-t-il. Il lui offrit un café qu'elle accepta et, la regardant de tous côtés, il lui dit :

— Vous êtes fort en beauté aujourd'hui. Sortez-vous ce soir ?

— Non, c'était mon après-midi de congé et j'en ai profité pour aller chez le coiffeur et chez la manucure, d'où le résultat, répondit-elle en riant.

Elle arborait une coiffure gonflée de chaque côté, cheveux mi-longs impeccablement placés pour que les mèches remontent de l'intérieur. Le genre Catherine Deneuve, aurait-on pu dire du savant travail de son jeune coiffeur d'un salon du coin qu'elle avait adopté. Les lèvres rouges, le fard sur les paupières bien appliqué et drapée dans une robe rouge moulante, elle avait tout de la star du cinéma. Ce qui impressionna l'horloger qui, malgré tout, contint son admiration pour lui demander :

— Vous travaillez où, Muriel ? Est-ce indiscret ?

— Dans une lingerie pour dames, je suis vendeuse.

— Ce qui veut dire que vous êtes familière avec la caisse enregistreuse ?

— Oui, avec tous les rouages du commerce au détail.

— Bon, dans ce cas, me voici sans détour. Que diriez-vous de travailler pour moi ? Je cherche une vendeuse de votre genre, ce qui me permettrait de m'occuper de mes réparations sans avoir à intervenir pour chaque client qui entre.

— Mais je ne m'y connais pas en montres et en horloges... Je connais les bijoux, certes, mais pas ceux en or avec les différents carats. J'en aurais à apprendre...

— Je vous enseignerai tout, Muriel, vous n'auriez rien à craindre.

Il l'avait appelée deux fois par son prénom. Il espérait sans doute qu'elle emboîte le pas, mais elle persista avec le « monsieur Derais » trouvant que la familiarité n'avait pas encore sa place entre eux.

— Alors, la proposition vous plaît ? Je serais prêt à vous donner cinq dollars par semaine de plus que ce que vous

gagnez à la lingerie, sauf qu'ici vous n'aurez pas de jour de congé, je suis ouvert six jours par semaine, et vous n'aurez pas de collègue pour prendre la relève.

— Mais il y a votre femme qui, le vendredi, le samedi... Je l'aperçois lorsque je passe ici les fins de semaine.

— Rachel vient m'aider parce que je n'ai pas trouvé d'employée fiable, à moins que vous... Ma femme s'occupe de Chantal, notre fille de neuf ans qui vit avec elle. Pour tout vous dire, ma femme et moi sommes séparés, mais nous maintenons un certain lien pour notre fille. Un lien amical, rien d'autre. Un jour, le divorce suivra. J'attends qu'elle le demande, je préfère que ça vienne d'elle.

Et voilà qu'il venait de lui avouer qu'il était père d'une fille de neuf ans prénommée Chantal. Ce qui dérouta Muriel qui eut soudainement envie de refuser son offre. Mais le regardant, réalisant que cet homme l'attirait, qu'il était beau comme un dieu, elle fit mine d'hésiter pour ensuite lui répondre :

— Je ne sais trop, monsieur Derais, je ne peux quitter mon emploi sans avertir ma patronne au moins trois semaines à l'avance, ce serait indélicat, elle a été bien bonne pour moi.

— Oui, mais elle a une autre vendeuse et elle en trouvera sûrement une autre, située dans un centre d'achats comme le sien. Moi, installé sur la rue, c'est plus difficile de trouver et, si vous acceptiez, vous pourriez lui donner deux semaines d'avis, c'est dans les normes.

— J'imagine, mais vous voulez bien m'accorder quelques jours pour y réfléchir ? Vous me prenez à brûle-pourpoint...

— Prenez le temps qu'il faudra, Muriel, mais le plus tôt serait le mieux et, pensez-y, vous seriez plus près de chez vous en travaillant ici. C'est à considérer.

— Oui, évidemment, donnez-moi juste quelques jours et je vous reviens avec ma décision. Est-ce que cela vous convient ?

— Absolument. Dites-moi, cependant, vous n'êtes pas mariée, mais avez-vous quelqu'un dans votre vie ? Un enfant, peut-être ? Et puis-je vous demander votre âge ?

— Je n'ai rien de tout ça, monsieur Derais, personne dans ma vie actuellement, à part ma mère, pas d'enfant et, pour ce qui est de mon âge, je viens de célébrer mes trente ans le 5 janvier dernier.

— Heureux hasard, je suis né un 3 janvier ! Mais moi, j'ai fêté mes trente-deux ans.

— Deux Capricorne alors. Ça peut s'entendre ces deux bêtes-là ? ajouta-t-elle, en éclatant de rire.

— Je ne connais rien à l'astrologie, mais je pense que ça ira bien entre nous, je ne suis pas un patron exigeant. Dernière question, quel est votre salaire à la lingerie ?

— Le salaire minimum avec un lundi sur quatre de congé, comme aujourd'hui.

— Alors, avec moi, vite en calcul mental, vous aurez cinq dollars de plus par semaine, un salaire fixe, pas de congé cependant. Ce qui peut nuire à votre décision, peut-être ? demanda-t-il mielleusement, sentant que son charme opérait.

— Non, pas du tout. Laissez-moi y penser et je vous reviens avec une réponse d'ici quelques jours. Bon, sur ces

mots, je dois partir, je n'habite pas loin, mais avec la noirceur... Je reviens vous voir ou je vous téléphone ?

— Je préférerais que vous reveniez me voir, Muriel, le téléphone, c'est si impersonnel.

— Je reviendrai, alors. Merci de votre temps, monsieur Derais.

— Non, juste Jacques, s'il vous plaît.

Muriel était sortie ravie de son entretien. Bien sûr qu'elle avait envie de travailler à longueur de journée avec cet homme qui, d'un regard, la troublait. Sa décision était prise, mais elle ne voulait pas paraître trop empressée à ses yeux. Elle rentra vite chez elle où sa mère l'attendait avec un chaudron de choux farcis à la viande. Ses « choux roulés » comme elle les appelait. Adrienne, voyant sa fille de bonne humeur, lui demanda :

— Qu'est-ce que t'as, toi, toute souriante ? As-tu trouvé vingt piastres dans un banc de neige ?

— Je reviens de chez l'horloger, maman. Il m'offre de travailler pour lui, il a besoin d'une vendeuse.

— Ben voyons donc, t'as déjà un emploi à la lingerie où la patronne ne jure que par toi. Tu vas pas la laisser tomber...

— L'horloger m'offre cinq piastres de plus par semaine.

— Seulement ça ? Ben, ça vaut pas la peine de changer d'place, voyons !

— Ce que tu oublies, c'est qu'il est situé tout près de la maison et que je vais m'instruire sur les bijoux en or, les montres, les horloges... Un cours complet qui me servira peut-être ailleurs, après.

— Tu vas travailler combien de jours par semaine ?

— Six, il est ouvert le samedi, mais ça ne me dérange pas...

— Bon, voilà où il place son cinq piastres de plus, lui ! Pas même un lundi de congé par mois ! Je savais bien qu'il y avait anguille sous roche, mais à ce je vois, ta décision semble prise. Tu veux y aller, n'est-ce pas ? Qui te dit qu'il ne veut pas juste te faire la cour et...

— Je t'arrête, tu avais raison, il est marié, maman, ils ont même une fille de neuf ans... Non, j'irais pour avancer dans la vie, de l'instruction de plus, ça ne peut pas nuire, non ?

— Tant qu'à ça. Oui... mais mange, ça va refroidir cette assiette-là, pis j'ai fait cuire une tarte aux bleuets pour dessert.

— Non, merci, pas pour moi, faut que je surveille ma ligne si je veux faire bonne impression sur les clients. Beaucoup d'hommes viennent à l'horlogerie, c'est pas comme à la lingerie où je n'ai que des p'tites veilles à la semaine longue.

— Dénigre personne, Muriel, surtout pas les femmes âgées, ton tour va venir un jour... Tu lui donnes ta réponse quand, au bijoutier ?

— Dès que j'avertirai ma patronne de mon départ. Je dois lui donner deux semaines d'avis si elle l'exige. À moins qu'elle ait une autre vendeuse en attente dans ses demandes d'emploi. On verra bien...

Muriel se leva, s'étira d'aise, et sa mère, la fixant, lui demanda :

— Tu t'es fait coiffer et maquiller juste pour aller le voir, pas vrai ?

— Faut quand même pas arriver délabrée quand on est convoquée. La tenue, les bonnes manières, ça impressionne, tu sais. Et monsieur Derais est fort cultivé, j'ai vu des diplômes sur son mur. Un du collège classique et un autre de l'Institut de l'horlogerie.

— As-tu rencontré sa femme en même temps que lui ?

— Non, mais je l'ai vue l'autre jour en allant chercher ma bague.

— Pis, de quoi elle a l'air ?

— Difficile à dire, elle avait l'air bête, pas de façon, juste polie, le sourire absent. Pis grosse et frisée aux bigoudis à moins que ce soit une permanente... Bref, peu aimable, mais c'est avec lui que je vais travailler, pas avec elle.

— N'empêche qu'elle a pas dû priser ton allure de vedette, attriquée comme tu l'étais.

— Ça, c'est son problème, pas le mien !

— Bon, fais donc ce que tu voudras, à ton âge on peut pas penser pour toi. Avant que je l'oublie, je me suis inscrite à des cours de conduite. On va pas laisser la Chevrolet de ton père rouiller dans le garage. Tu pourrais en prendre, toi aussi.

— Non, une seule conductrice, ça va suffire. On magasine toujours ensemble, maman, pis les autos, moi, non, c'est juste bon pour salir tes vêtements et tes mains. Je te la laisse, maman. Mal prise, j'aime mieux appeler un taxi.

— Fais à ta tête, Muriel. De toute façon, avec tes cornes de Capricorne, tu fonces dans tout sans regarder plus loin que ton musée. J'suis pas sûre de ta décision, je te le répète. T'étais bien à la lingerie, ta patronne te gâtait, t'allais même

La Maîtresse de l'horloger

avoir une augmentation. Mais comme j'te connais, tu vas faire juste à ta tête. Et t'as toujours raison, bien entendu ! T'astiner, c'est dépenser sa salive pour rien !

La maîtresse de l'horloger

Après dix-huit ans de vie à deux, après s'être emparé de ses plus belles années, Jacques Derais se défait soudainement de sa maîtresse pour retourner vers sa femme, Rachel, de laquelle il n'était que séparé depuis toutes ces années. Déseparée, Muriel se retrouve, à quarante-huit ans, chez sa mère qui l'avait pourtant mise en garde contre cet horloger qu'elle avait toujours détesté. Sans ressources, sans le sou, sans avenir, seule avec son enfant dans son désespoir, Muriel revit à travers ses larmes les hauts et les bas de son existence auprès de celui qu'elle avait tant aimé. Fernande, son unique amie qui avait tout fait pour la convaincre de quitter ce vil amant, devient la bouée à laquelle Muriel tente de s'agripper, mais elle devra surmonter seule ses déboires, personne ne peut guère l'aider. La plaindre, la soutenir... Mais que faire de plus ? Livrée à elle-même, la rage au cœur, quel sera son sort désormais ? Cherchera-t-elle à se venger ? *La Maîtresse de l'horloger*, un roman hors de l'ordinaire qui vous captivera du début à la fin.

Natif de Montréal, Denis Monette est l'un des écrivains les plus en vue du Québec. Véritable maître des best-sellers, il a vendu à ce jour plus d'un million de livres à travers le Québec et toute la francophonie. De ses recueils de billets jusqu'à son plus récent roman, sans oublier son autobiographie, on ne peut qu'être touché par sa sensibilité. Lauréat de plusieurs prix et hommages, auteur émérite quoique discret, ses écrits vont droit au cœur. *La Maîtresse de l'horloger* est son vingt-huitième ouvrage.

